

KERNOË

(Septième partie de VŒU DE HAINE, par Ernest Capendu.)

I

L'INCONNU.

Les deux hommes étaient demeurés à quelques pas l'un de l'autre, séparés seulement par la largeur de la table.

L'inconnu avait fait un mouvement en arrière ; Yvanec paraissait prêt à bondir par-dessus l'obstacle qui se dressait entre lui et son interlocuteur.

— Qui es-tu ? Qui es-tu ? répétait-il avec un accent effrayant à entendre.

Il devait se passer quelque chose de terrible dans le cœur du vieillard.

— Mais qui es-tu donc ? s'écria-t-il.

— Qui je suis ? dit l'inconnu avec un accent empreint d'une profonde tristesse, je suis un homme né sous une fatale étoile. Oh ! pourquoi la mort m'a-t-elle épargné tant de fois ! Qui je suis ? Je suis celui que vous avez laissé pour mort sur le chemin de Pontcroix.

— Mauve ! s'écria Yvanec.

Ce nom s'échappa des lèvres du vieux fermier, comme l'éclat du tonnerre au milieu du ciel sombre.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles la respiration des deux hommes troubla seule la solennité du silence qui régnait au dedans et au dehors. Cette scène muette avait quelque chose d'épouvantablement saisissant. On devinait tout ce qu'il y avait d'orage dans ce calme apparent, dans cette immobilité de ce père et de ce fils qui paraissaient être deux ennemis en présence, deux ennemis se cherchant, s'étudiant, se dominant et prêts à se frapper.

Kernoë (car c'était lui, le lecteur l'a deviné), Kernoë fit lentement le tour de la table et vint se placer à deux pas de son père, à la longueur de bras.

— Ce papier, lui dit-il, ce papier que vous m'avez remis, ce papier qui semble entacher mon honneur, il faut que je sache de qui vous le tenez !

— Je l'ai pris sur toi, dit Yvanec d'une voix sombre : je te dis la vérité.

— Sur moi !

— Oui, quand tu es tombé, je l'ai cherché dans tes vêtements et je l'ai trouvé.

Kernoë réfléchit profondément durant quelques instants.

— Mais qui donc vous avait dit que ce papier serait sur moi ? demanda-t-il.

— Un chef auquel rien n'échappait.

— Son nom !

— Je ne te le dirai pas.

— Ce nom, mon père, il faut bien que vous me le disiez ; car c'est celui d'un lâche et d'un infâme ! s'écria Kernoë. Oui, d'un lâche, car il avait dû se cacher, agir de ruse et de bassesse pour me rendre dépositaire de ce papier dont j'ignorais non-seulement la présence sur moi, mais encore l'importance et la valeur. D'un infâme, car cet homme, abusant de votre honnêteté et de votre dévouement à la cause royale, vous poussait à commettre un crime en me frappant, moi innocent.

— Vous étiez coupable, car vous désertiez la cause de votre père.

— Je ne pouvais désertier une cause que je n'avais jamais servie !

— Silence !

— Le nom de cet homme, il faut que vous me le disiez !

— Non, dit Yvanec. Eussé-je les preuves positives de votre innocence à l'égard de ce papier, que vous eussiez toujours été aussi coupable en abandonnant une cause sainte, que servaient votre père et tous ceux de votre famille.

— Ma foi n'était pas dans cette cause ! Le nom de cet homme, mon père ?

— Vous ne le saurez jamais. J'ai juré, et vous devez savoir si je tiens mes serments.

Yvanec avait prononcé ces paroles en étendant la main avec un geste empreint d'une solennité majestueuse. Kernoë se redressa lentement.

— Donc, dit-il, si nous étions à la veille de cette nuit fatale, si nous étions le 13 décembre 1793, que feriez-vous le lendemain, je vous le demande ?

— Je ferais ce que j'ai fait, répondit Yvanec sans hésiter.

— Vous tueriez votre fils ?

— Je ne tuerais pas mon fils, car celui qui trahirait ma cause ne serait pas mon fils.

— Mais, encore une fois, il n'a pas trahi.

— Alors je tuerais un ennemi, c'est mon droit.

— Donc, votre fils est mort pour vous ?

Yvanec hésita un moment, puis reprenant d'une voix ferme :

— Il est mort ! dit-il.

Une rafale violente, arrivant de la mer et venant ébranler le bâtiment de la ferme jusque dans ses fondements, au moment où Yvanec prononçait ces paroles, sembla leur donner un poids énergiquement lugubre.

Kernoë, en entendant cette réponse, avait laissé retomber ses bras le long de lui et sa tête sur sa poitrine. Le gars paraissait en proie au plus douloureux découragement.

Yvanec regardait froidement son fils avec cette fière impassibilité de l'homme qui accomplit son devoir quelque pénible que ce devoir fût à accomplir.

Kernoë releva lentement la tête, examina attentivement son père ; puis reprenant, lui aussi, toute sa froide énergie :

— Monsieur, dit-il, puisque votre fils est mort, je crois qu'il est désormais inutile de prononcer son nom devant vous.

— Mon fils est celui qui combat à mes côtés, dit Yvanec, mon fils c'est Séverin, et je n'ai que celui-là.

— Aussi n'est-ce pas pour vous parler de votre fils que je suis venu, mais bien de votre fille.

— Catherine !

— Non, Jeanne !

— Jeanne ! répéta Yvanec avec une expression de fureur sourde ; celle qui a trahi notre cause !

— Jeanne n'a pas trahi plus que Maiye n'a trahi.

— Le secret des grottes ! s'écria Yvanec.

— Elle l'a livré pour sauver... son frère !

— Son frère, il combattait dans nos rangs : Séverin ne m'a pas quitté.

Kernoë fit un mouvement d'épaules.

— Alors, elle doit mourir ? dit-il.

— Oui.

— Eh bien ? elle ne mourra pas.

— Hein ? s'écria Yvanec en saisissant le fusil qu'il avait rejeté.

— Je dis qu'elle ne mourra pas, répéta Kernoë d'une voix ferme, je suis venu ici pour la sauver et je la sauverai.

— Jeanne a trahi, Jeanne doit mourir, elle mourra !

— Où est-elle ?

Yvanec ne répondit pas.

— Où est Jeanne ? reprit Kernoë.

Le vieillard attira à lui le grand fauteuil, son siège favori, et il s'y étendit sans paraître même avoir entendu la question du jeune homme.

— Je sais, poursuivit Kernoë, que pour tous Jeanne a disparu, qu'on l'a enlevée de la ferme sans que vous sachiez ce qu'elle est devenue ; tous le croient : je ne le crois pas, moi. Oui, Jeanne a été enlevée ; mais vous savez où elle est, car c'est vous qui l'avez emportée d'ici. Vous avez senti que vous ne pourriez la tuer, que votre main se refuserait à frapper ce cœur plein d'affection pour vous ! Vous avez senti cela et vous n'avez pas voulu le dire, car un autre se serait chargé de tuer Jeanne, et vous ne vouliez pas qu'elle mourût ! Alors vous avez fait disparaître Jeanne à l'aide d'un stratagème. Dites, ai-je deviné la vérité ?